

08 _ 2026

RAPPORT

Le capitalisme de la solitude

**Lutter contre
le nouveau fonds de commerce
de la tech**

_Paul Klotz



Fondation
Jean Jaurès
ÉDITIONS

Paul Klotz est essayiste, haut fonctionnaire et expert associé à la Fondation Jean-Jaurès. Ses travaux portent sur la condition et le vécu de l'individu contemporain. Il est l'auteur de *Contre la brutalisation de nos existences. Pour une politique du sensible* (Flammarion, 2026).

Introduction

L'isolement est le mal du siècle. Jamais dans l'histoire des sociétés humaines, les niveaux de solitude subie n'ont été si importants ; jamais les souffrances causées par ce phénomène n'ont semblé si fortes. Être seul équivaut à fumer quinze cigarettes par jour¹ et fait plus que doubler le risque de développer une dépression².

L'isolement social n'est pas un sujet marginal ; il n'est pas, comme on le voit souvent résumé dans le débat public, une simple clé de lecture originale par le prisme de laquelle comprendre les évolutions de la vie collective.

L'isolement emporte toute la philosophie politique dans son sillage. Un groupement humain dont les individus ne sont plus reliés entre eux par des liens sociaux fermes et nombreux n'obéit plus au qualificatif de société. Le concept même de République est remis en cause par la hausse de ce phénomène. Il n'y a ni opinion ni entraide en partage s'il manque les voies, c'est-à-dire des relations, pour les faire circuler.

Il n'y a pas, non plus, de forme démocratique durable sans concorde entre les citoyens, cette concorde qu'Aristote assimilait au lien amical. L'accord d'un peuple sur les fins de la cité à laquelle il appartient naît de la densité et de la profondeur de ses relations ; il est secrété quotidiennement par les rencontres, les reconnaissances et les négociations qui forgent, au fil du temps, les normes et les solidarités communes.

Une société dont la plupart des membres sont isolés s'expose enfin aux risques autoritaires les plus dangereux. Le moteur de la tyrannie au cours du XX^e siècle fut d'ailleurs l'isolement : il détruit la capacité de résistance collective des citoyens tout en alimentant leur désir d'appartenance à des mouvements qui transforment leur détresse en mobilisation.

Mais les effets politiques de l'isolement ne sont visibles que dans le temps long. À mesure que nous ne le prenons pas en charge, le système de production et de consommation dont il résulte, et qui le renforce chaque année davantage, se solidifie et rend chaque nouvelle réponse publique plus coûteuse.

Pire, le régime de l'isolement change de forme : tandis qu'il était autrefois un résultat non intentionnel des dynamiques du capitalisme, il tend à en devenir une ressource recherchée. C'est là qu'est la thèse de ce rapport : nous sommes entrés dans l'ère du capitalisme de la solitude.

Les grandes plateformes du numérique et les compagnons IA ont compris qu'ils pouvaient tirer parti de cette masse de tristesse s'accumulant silencieusement en chacun d'entre nous. Augmenter l'isolement, c'est augmenter la consommation numérique. Il faut de l'isolement pour s'enrichir. Tant pis pour les conséquences, qui viendront après les profits.

Disons-le d'office : nous n'accablons pas la solitude ; du moins, nous épargnons celle qui préside au dialogue avec soi-même. La solitude est le terreau de l'esprit humain. Sans elle, point de délibérations intérieures, point d'apprentissage de la patience, point d'exploration des champs retirés de la conscience. La solitude est une vertu ; comme l'écrit Hannah Arendt, « le critère de ce qui est juste et injuste, la réponse à la question : que dois-je faire ? ne dépendent en dernière analyse ni des us et coutumes que je partage avec ceux qui m'entourent, ni d'un commandement d'origine divine ou humaine, mais de ce que je décide en me considérant³ ». La solitude est un mode de l'existence, une matrice d'où jaillissent les choix moraux.

1. La surmortalité des personnes chroniquement seules est équivalente à celle des personnes fumant 15 cigarettes par jour. Voir Sarah Johnson, « WHO declares loneliness a "global public health concern" », *The Guardian*, 16 novembre 2023.
2. Farhana Mann, Jingyi Wang, Eiluned Pearce et al., « Loneliness and the onset of new mental health problems in the general population », *Social Psychiatry and Psychiatric Epidemiology*, vol. 57, 2022, pp. 2161-2178.
3. Hannah Arendt, « Pensée et considérations morales », [1971], repris dans *Responsabilité et jugement*, Paris, Payot, 2005, p. 213.

Mais cette solitude, défendue des stoïciens aux penseurs du Moyen Âge chrétien, des philosophes des Lumières à ceux de l'existentialisme, traduit une disposition de l'esprit dans laquelle la conscience de soi est possible. Elle suppose un silence intérieur doublé d'une capacité à l'habiter de réflexions émancipatrices. Dans ce même texte où elle définit la solitude, Hannah Arendt l'oppose à l'isolement, une situation dans laquelle « je ne suis ni avec moi-même ni en compagnie des autres¹ », soit parce que je suis absorbé par la réalisation de tâches extérieures, soit parce que j'ai le sentiment que les autres se détournent de ma compagnie.

Lorsqu'on s'alarme, dans le débat public, d'une épidémie de solitude, c'est en réalité d'épidémie d'isolement dont il s'agit. Car ce sont ses aspects douloureux que pointent les chercheurs, médias, et personnalités politiques qui s'enquière du bien-être des individus. Une fois cette nuance posée et suivant les commodités du langage actuel, nous utiliserons les termes de « solitude » et d'« isolement » indistinctement² pour qualifier les dimensions négatives de ce phénomène.

Dans cette solitude subie, deux familles de souffrances coexistent : la première, la solitude objective, correspond à l'absence habituelle et durable de liens sociaux véritables ; elle est un état d'isolement physique. La seconde, la solitude subjective, correspond à une perception d'absence de liens sociaux ; elle est un état d'esseulement psychique. Les souffrances causées par chacune de ces deux formes ne sont pas hiérarchisables. Elles sont d'ailleurs associées à des niveaux de surmortalité équivalents³.

Caractéristiques et évolution des formes de solitude

11 % des Français souffraient de solitude objective en 2025 ; 24 % de solitude subjective. Selon les populations, la structure de ce phénomène diffère. S'agissant de l'isolement objectif, il concerne d'abord les personnes les plus modestes⁴, vivant plutôt en milieu rural et étant d'âge intermédiaire⁵. Le sentiment de solitude, s'il concerne également les personnes précaires en premier lieu, est un phénomène relativement plus important dans les grandes agglomérations, frappant les populations jeunes en priorité⁶.

Ces chiffres suivent une tendance haussière. En 2010, seuls 9 % des Français déclaraient une situation d'isolement objectif. On observe une dynamique similaire dans les autres pays occidentaux : les Américains, qui passaient en moyenne 285 minutes seuls par jour en 2003, en passaient 309 en 2019⁷. Au Royaume-Uni, on estime que le nombre de personnes se déclarant chroniquement isolées est passé de 2,6 millions à 3,7 millions entre 2018 et 2023⁸. Dans la plupart des pays disposant d'études statistiques mesurant la solitude, un schéma se dégage : initialement contenu, l'isolement objectif a explosé pendant la pandémie de coronavirus, avant de progressivement décliner sans jamais retrouver son niveau d'avant crise.

1. *Ibid.*

2. Une diversité de pratiques sémantiques, toutes valables, existent en matière de solitudes : la Fondation de France retient, par exemple, le vocable de « solitude » pour qualifier la solitude subjective, et celui d'« isolement » pour qualifier la solitude objective.

3. Julianne Holt-Lunstad, Timothy B. Smith, Mark Baker, Tyler Harris et David Stephenson, « Loneliness and Social Isolation as Risk Factors for Mortality: A Meta-Analytic Review », *Perspective on Psychological Science*, vol. 10, 2015.

4. D'après la Fondation de France : « En matière de revenus, 16 % des personnes disposant de faibles ressources étaient isolées en juillet 2025 contre 5 % des hauts revenus », et « 36 % d'entre elles déclaraient se sentir seules "tous les jours ou presque" ou "souvent" contre 19 % des hauts revenus ».

5. Toujours selon la Fondation de France : « L'isolement relationnel se manifeste, comme nous l'avons vu, plus fréquemment en milieu rural (14 % des habitants des zones rurales sont isolés), parmi les personnes d'âge intermédiaire (13 % des 40-59 ans) et chez celles dont la santé est fragilisée (30 % des personnes jugeant leur état de santé "pas du tout satisfaisant" par rapport aux personnes de leur âge) sont isolées. »

6. Dans l'étude « Solitudes » de 2026, 37 % des moins de 25 ans et 36 % des 25-39 ans déclarent se sentir seules.

7. *Our Epidemic of Loneliness and Isolation: The U.S. Surgeon General's Advisory on the Healing Effects of Social Connection and Community*, Office of the U.S. Surgeon General, 2023.

8. Statistiques établies par Campaign to end loneliness, ONG britannique de lutte contre l'isolement social. Voir « Younger Brits report higher levels of loneliness », Campaign to end loneliness, 12 avril 2023.

Le sentiment de solitude, c'est-à-dire la solitude subjective, obéit aux mêmes tracés : les baromètres réalisés par l'Ifop montrent une progression constante en France, le ressenti de la solitude y passant de 24 % de la population en 2018 à 31 % en 2024¹. Cet institut relève, en outre, un étonnant paradoxe : tandis que le vieillissement est traditionnellement abordé comme la première cause de la solitude, le sentiment de solitude ne concerne que 7 % des plus de 65 ans, contre 40 % des moins de 25 ans.

Enfin, la pandémie de coronavirus a marqué une double bascule : en accélérant le phénomène sur le plan statistique, d'une part, et en le publicisant au point d'en faire un sujet de société dont se sont saisis nombre de responsables politiques, d'autre part. Mais il serait faux de faire de la crise sanitaire un point de rupture : elle a, d'après nous, seulement cristallisé des dynamiques plus anciennes. En isolant de manière contrainte une immense partie de la population chez elle, le confinement a forcé une solitude dont les Français déclaraient déjà souffrir de façon croissante. À son terme, il a rendu le coût social de la reprise des interactions souvent inaccessible pour des personnes déjà fragilisées ; il a également, par sa durée et la crainte de la contamination, rompu définitivement les rares liens fragiles que pouvaient avoir conservés les plus isolés. En bref, il a constitué un « effet cliquet » plaçant les sociétés occidentales dans une solitude dont tout porte à croire qu'elle sera durable.

Nous allons montrer comment le capitalisme numérique s'est nourri et a renforcé la dérégulation des citoyens ; comment, d'un phénomène présent par intermittence dans la société, il a voulu faire une ressource fertile et exploitable. Mais il ne peut suffire à expliquer, seul, l'explosion de la solitude. D'autres causes préexistaient à l'affermissement de

la place des écrans dans nos vies. Elles sont à trouver dans la structure de notre société. Présentons-les succinctement.

Le système de production de la deuxième partie du ^{xx}e siècle possède plusieurs caractéristiques : il repose sur une économie dopée par le progrès technique, mondialisée et financiarisée, une substitution progressive des activités agricoles et industrielles par les services et une croyance absolue en l'efficacité du libre jeu du marché. Ce sont autant de raisons du jaillissement de la solitude. Le progrès technique a automatisé certaines des tâches les plus répétitives du travailleur, supprimant la coopération humaine dans le travail et des corporations entières d'artisans et d'ouvriers. Il a accéléré les rythmes de la vie et, paradoxalement, diminué la disponibilité pour les relations². La mondialisation a fait circuler et se concentrer les actifs économiques vers les grandes métropoles³, désertifiant les milieux ruraux et, avec eux, les réseaux de sociabilité constitués. La financiarisation et l'économie de services ont démultiplié le nombre d'emplois précaires et désagrégé des espaces d'engagement, à l'image du syndicat de l'usine, au profit de plateformes ou de l'intérim⁴.

La croyance d'un fonctionnement parfait du jeu du marché a également éloigné les individus. Autrefois solidaires dans leurs efforts d'émancipation sociale, l'idéologie néolibérale veut qu'ils soient désormais autonomes, seuls tributaires de leurs réussites et de leurs échecs⁵. C'est probablement là l'un des aspects les plus puissants et sous-estimés de la hausse de la solitude, car agissant sur les représentations mentales dans le temps très long. La science économique néo-classique raisonne en mathématisant à l'extrême les comportements des individus, réputés parfaitement rationnels. Elle ne tient pas compte des effets de solidarité qui gouvernent les actions humaines ; elle n'appréhende le lien social que lorsqu'il est susceptible d'engendrer un gain d'utilité marginale mesurable à court terme.

1. « Baromètre sur la solitude – vague 5 », Ifop pour Astrée, 23 janvier 2025.

2. Hartmut Rosa, *Résonance. Une sociologie de la relation au monde*, Paris, La Découverte, 2018.

3. Paul Krugman, « Increasing Returns and Economic Geography », *Journal of Political Economy*, vol. 99, n° 3, juin 1991, pp. 483-499.

4. Robert Castel, *Les métamorphoses de la question sociale. Une chronique du salariat*, Paris, Fayard, 1995.

5. Alain Ehrenberg, *La fatigue d'être soi. Dépression et société*, Paris, Odile Jacob, 1998.

De cette conception néfaste ont résulté des politiques supprimant les structures vectrices de lien social jugées sous-performantes ou trop coûteuses, tandis que les externalités sociales vertueuses qu'elles produisaient n'étaient pas prises en compte. La disparition des services publics en est le témoignage le plus criant. Dans le secteur privé également, le cercle vicieux de la désertification rurale, combiné à la concurrence de la grande distribution et à la recherche des prix les plus bas, a accéléré la disparition d'institutions d'apparence purement marchandes, mais qui remplissaient un rôle social de premier plan. La France comptait 200 000 bistrots en 1960 ; elle n'en compte plus que 40 000. Durant les décennies 1980 et 1990, 25 % à 30 % des petits commerces alimentaires ont disparu des territoires ruraux¹.

Nous pourrions évoquer encore les transformations des croyances individuelles. L'érosion des partis politiques de masse, des grands courants religieux ou des structures familiales traditionnelles en sont le témoignage². L'explosion de l'isolement social nous paraît s'inscrire dans un mouvement historique mêlant la disparition du sacré et des structures collectives associées à la transcendance, au repli des individus vers des impératifs de performance interne compensant les désillusions subies³. Quoi qu'il en soit, les causes auxquelles imputer la hausse de l'isolement social se recoupent, suivant des reliefs différents selon que l'on adopte une vision d'abord économique, sociologique ou philosophique.

1. Jean Soumagne, *Commerces et espaces fragiles. Essai sur la revitalisation du commerce en milieu urbain et rural*, Actes du colloque d'Angers, CNRS, coll. « Commerces et société », vol. 21, 2002.
2. Voir, par exemple, la synthèse du phénomène d'atomisation réalisée par Jérôme Fourquet dans *L'archipel français*, Paris, Seuil, 2019.
3. Nous tirons, en cela, le fil de la pensée freudienne. Voir, par exemple : Freud, *L'avenir d'une illusion*, 1927.

Le capitalisme de la solitude : ébauche d'un concept

L'existence du capitalisme de la solitude suppose de démontrer deux mouvements réciproques : le premier, communément admis, tient au fait que le capitalisme numérique produit de la solitude ; le second, plus complexe, qu'il en fait une ressource économique et qu'il cherche à la faire croître. Nous allons le montrer en rappelant, d'abord, les caractéristiques de l'économie de l'attention ; nous montrerons ensuite qu'elle produit de la solitude en connaissance de cause ; nous montrerons encore que cette production lui est économiquement utile ; enfin, nous expliquerons comment l'émergence des compagnons IA renforce cette dynamique.

Pour augmenter ses profits,
une plateforme doit maximiser
le temps d'usage qu'y passent
ses utilisateurs

Dans l'économie de l'attention¹, le profit d'une plateforme est étroitement corrélé au temps d'usage de l'utilisateur. Les plateformes numériques fonctionnent selon un modèle économique « biface² », c'est-à-dire en interagissant simultanément avec deux types d'acteurs dont elles se font l'intermédiaire : d'un côté, l'utilisateur, en lui proposant des contenus ou des services numériques ; de l'autre, les annonceurs, qui peuvent y diffuser des publicités. Ainsi, la plateforme propose des contenus aux utilisateurs pour les

attirer ; cette attraction se transforme en usage, lequel secrète des données personnelles qu'elle collecte ; elle les traite ensuite pour louer des audiences ciblées aux annonceurs, qui diffusent à nouveau leurs contenus aux publics ainsi identifiés. Ce modèle repose en partie sur la préférence psychologique des utilisateurs pour un service d'apparence gratuit, dont le coût réel supporté demeure largement invisible, puisqu'il consiste en la collecte et la monétisation discrète des données.

Tel qu'il est décrit, la réussite du modèle économique d'une plateforme réside dans le temps d'usage de l'utilisateur : plus il passe de temps, plus il produit des données personnelles qui, en retour, pourront être utilisées pour lui suggérer des contenus ciblés renforçant encore sa capture attentionnelle. La plupart des plateformes concernées par ce modèle s'aident en outre de mécanismes addictogènes, ayant vocation à maximiser le temps d'usage et la rétention de l'utilisateur : ainsi du déroulement infini du fil d'actualité sur Instagram, TikTok ou Facebook, des notifications incessantes ou encore de l'autoplay sur YouTube. Le caractère choquant et délibéré de ces mécanismes est par ailleurs reconnu par la justice de nombreux pays : aux États-Unis, par exemple, un jury a récemment déclaré Meta et Google coupables d'avoir mis en œuvre des techniques manipulatoires pour attirer et retenir l'attention des utilisateurs préadolescents, malgré un âge minimal d'utilisation de ces plateformes officiellement fixé à 13 ans. Le même jury a jugé les entreprises en partie responsables de la dépression et de l'anxiété d'une jeune

1. Le modèle des plateformes du numérique est celui de l'économie de l'attention, nommée ainsi car l'attention de l'utilisateur y apparaît comme « la première rareté et la plus précieuse source de valeur ». Voir Yves Citton (dir.), *L'économie de l'attention. Nouvel horizon du capitalisme ?*, Paris, La Découverte, 2014.
2. Jean-Charles Rochet et Jean Tirole, « Platform Competition in Two-Sided Markets », *Journal of the European Economic Association*, vol. 1, n° 4, juin 2003, pp. 990-1029.

femme de 20 ans ayant utilisé ces plateformes de manière compulsive dès son plus jeune âge, du fait des mécanismes sur lesquelles elles reposent¹.

Notons toutefois que certaines plateformes, comme les services de streaming, ne fonctionnent pas exactement sur le modèle d'un marché biface, puisqu'elles proposent un service par abonnement ; mais elles ont tout de même un intérêt économique à la maximisation du temps d'usage de leurs utilisateurs lorsqu'elles proposent un service avec un abonnement à prix nul ou extrêmement bas : ainsi, Netflix propose une offre avec publicité ; de même, Spotify est utilisable sans abonnement à condition d'accepter de se soumettre aux coupures publicitaires intempestives.

L'isolement social est la conséquence directe de la maximisation du temps d'usage de l'utilisateur

Si l'économie de l'attention n'a d'intérêt que pour la maximisation du temps d'usage de l'utilisateur, elle est nécessairement une productrice immédiate d'isolement social. C'est le premier maillon de notre chaîne de raisonnement : le capitalisme numérique secrète et diffuse la solitude dans la société.

Il pourrait nous être opposé que le monde virtuel permet des relations sociales de qualité, équivalentes à celles produites dans le monde matériel. Après tout, n'est-ce pas le rôle des réseaux sociaux que de permettre à des gens, géographiquement éloignés ou partageant des centres d'intérêt précis, de se réunir et dialoguer ? Telle en est, du moins, la promesse marketing. L'usage des réseaux sociaux peut marginalement réduire la solitude subjective, mais l'augmente durablement dans la plupart des

cas. Une étude réalisée sur une durée de neuf ans et incluant près de 7 000 participants, aux Pays-Bas, a ainsi montré que les usages passif (*scroll*) comme actif (publication de contenus, partages, commentaires...) des réseaux sociaux étaient associés à une augmentation de la solitude perçue². Pire, les auteurs de l'étude décrivent une boucle de rétroaction particulièrement néfaste : tandis que l'usage prédit la solitude, la solitude prédit également l'usage (elle pousse les utilisateurs à consommer davantage de contenus, ce qui renforce leur sentiment d'isolement).

Comment expliquer que des outils dont l'objet supposé est d'augmenter le lien social lui nuisent à ce point ? Une première réponse est à trouver dans le champ de la psychologie : d'après Sébastien Dupont, « chacun juge son "capital social" à l'aune du niveau de sociabilité auquel il aspire ou de celui que la société qui l'entoure présente comme souhaitable³ » ; or la fréquentation quotidienne d'influenceurs exhibant une sociabilité et une popularité hors normes, jointe à la promesse de contacts illimités avec des inconnus, relève le seuil de relations qu'un individu juge nécessaire pour se sentir entouré. Ainsi fonctionne l'isolement subjectif : une personne entourée et dotée de liens de qualité peut se percevoir seule, comme un individu objectivement aisé se croit précaire s'il évolue parmi plus riches que lui.

Il faut ajouter que l'usage des plateformes numériques dégrade, en lui-même, les capacités sociales des individus et leur propension à s'inscrire dans des activités socialisantes. Il génère une atrophie des compétences relationnelles. À mesure que je passe du temps sur les écrans, j'ai de moins en moins fréquemment l'occasion de m'exercer socialement et de mettre en œuvre mes qualités sociales. Une expérience de terrain a ainsi montré que des préadolescents privés d'écran pendant cinq jours, au profit d'interactions en face à face, décodaient ensuite significativement mieux les émotions non

1. Bobby Allyn, « Jury finds Meta and Google negligent in social media harms trial », NPR, 25 mars 2026.

2. James A. Roberts, Phil D. Young et Meredith E. David, « The Epidemic of Loneliness: A 9-Year Longitudinal Study of the Impact of Passive and Active Social Media Use on Loneliness », *Personality and Social Psychology Bulletin*, 30 décembre 2024.

3. Sébastien Dupont, « La solitude : une maladie du XXI^e siècle », *Spiritualité Santé*, vol. 11, n° 3, 2018, pp. 24-27.

verbales que des témoins restés connectés¹. Comme un muscle, la compétence relationnelle doit être fréquemment exercée pour ne pas s'atrophier ; à défaut d'activation suffisante, elle plonge progressivement l'individu dans la solitude.

L'argument selon lequel l'atrophie des compétences produirait de la solitude peut être doublé d'un argument neurologique. Le fonctionnement des plateformes repose sur une exploitation du système neurologique de récompense, le mécanisme dopaminergique, largement documenté : dans le *scroll*, des récompenses imprévisibles (contenus intéressants, likes, notifications...) sont entrelacées avec du contenu de faible valeur². Or, comme le rappelle le rapport de la Commission française sur la surexposition des enfants aux écrans, publié en avril 2024³, « lorsqu'un niveau de dopamine est maintenu élevé pendant un long temps, par exemple par des stimuli agréables répétés, les connexions avec les structures de récompense à long terme dégénèrent, au profit de celles à court terme ». Les activités socialisantes (voir des amis, pratiquer un sport collectif, intégrer une association...) fournissent une récompense différée, modérée, incertaine et coûteuse en effort, tandis que l'exposition répétée aux récompenses courtes tendrait à affaiblir la sensibilité aux récompenses longues. Avec le design addictif des plateformes, le cerveau se recalibre sur le registre de la gratification immédiate et l'arbitrage entre *scroll* et sociabilité réelle se déforme.

Les plateformes produisent enfin un effet de substitution temporelle des activités socialisantes vers les écrans : chaque heure supplémentaire passée sur un écran est une heure potentielle arrachée aux activités réelles. Plusieurs statistiques plaident en faveur d'un

tel effet. Par exemple, le temps moyen passé par les Américains de plus de 15 ans en contact direct avec leurs amis est passé de 60 minutes par jour en 2003 à 26 minutes en 2019⁴, tandis que, parallèlement, le temps d'écran n'a cessé de croître. En France, parmi les internautes déclarant ressentir les effets néfastes des écrans sur leur vie, 10 % disent déplorer de négliger leurs loisirs en conséquence⁵. Plus récemment encore, l'ONG Common Sense Media a montré que, parmi les utilisateurs de compagnons IA âgés de 13 à 17 ans, 6 % déclaraient passer plus de temps avec l'IA qu'avec leurs amis, et 13 % un temps équivalent⁶.

La solitude est devenue une ressource économique du capitalisme numérique

Nous avons choisi de parler de « capitalisme de la solitude ». Notre analyse ne saurait donc se cantonner à rappeler l'existant : certes, les plateformes du numérique produisent de la solitude ; certes, il est impossible de dire qu'elles ne le font pas sans en connaître les conséquences. Mais il faut désormais établir que la production de l'isolement social, à laquelle elles contribuent sans en être les générateurs exclusifs, est utile et entretenue, car elle présente un intérêt économique.

Cela ne signifie pas nécessairement que l'extraction de la solitude, comme ressource économique, soit intentionnellement organisée par l'ensemble des acteurs du numérique. Le simple fait que les forces

1. Yalda T. Uhls, Minas Michikyan, Jordan Morris, Debra Garcia, Gary W. Small, Eleni Zgourou et Patricia M. Greenfield, « Five days at outdoor education camp without screens improves preteen skills with nonverbal emotion cues », *Computers in Human Behavior*, vol. 39, octobre 2014, pp. 387-392. Les auteurs soulignent que le protocole ne permet pas d'isoler le retrait de l'écran de l'enrichissement social qui l'accompagnait, mais font l'hypothèse que l'intensification des interactions en face à face fut le facteur déterminant. L'étude suggère ainsi que ces compétences se développent par la pratique directe du lien, pratique que l'usage des écrans, en s'y substituant, tend à réduire.

2. Burrhus F. Skinner, *Science and Human Behavior*, New York, Macmillan, 1953.

3. *Enfants et écrans : à la recherche du temps perdu*, rapport remis au président de la République, avril 2024.

4. *American Time Use Survey*, Bureau of Labor Statistics ; d'après Viji Diane Kannan et Peter J. Veazie, « US trends in social isolation, social engagement, and companionship nationally and by age, sex, race/ethnicity, family income, and work hours, 2003-2020 », *SSM Popul Health*, n°21, 25 décembre 2022.

5. Valentin Guilloton, « Un tiers des internautes ressentent au moins un effet néfaste des écrans », Insee Focus n° 329, 13 juin 2024.

6. Michael Robb et Supreet Mann, *Trust, and Trade-Offs: How and Why Teens Use AI Companions*, San Francisco, Common Sense Media, 2025.

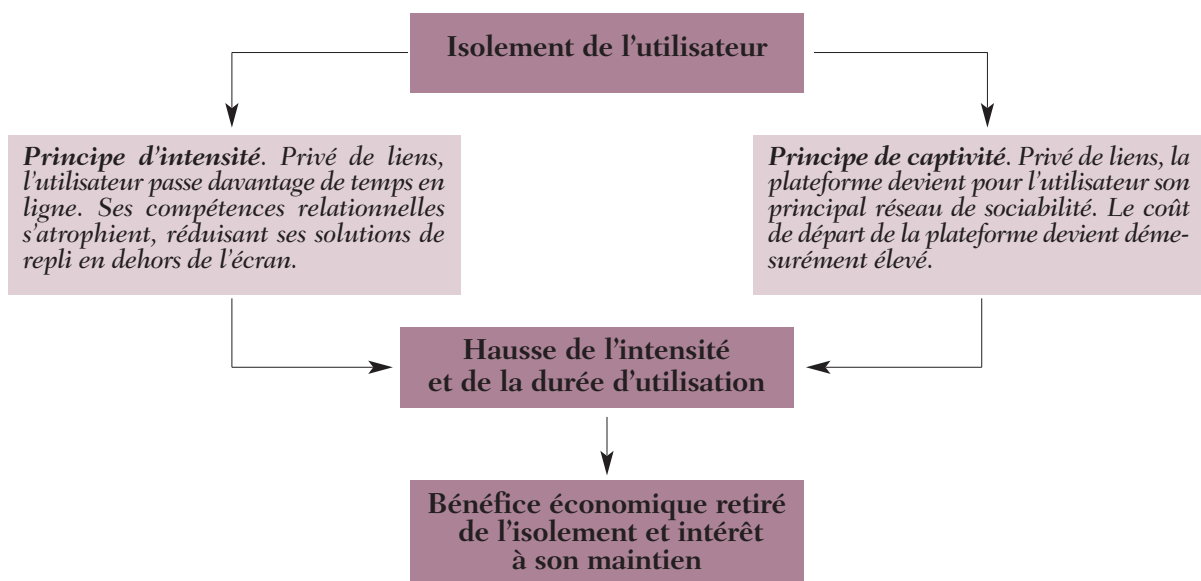
du marché convergent vers l'exploitation économique de la solitude permet de caractériser l'existence d'un régime économique dont la profitabilité repose sur l'isolement, et dont l'intérêt consiste à son accroissement ou à son maintien.

Mais pourquoi les plateformes numériques, qui contribuent à produire l'isolement, aux côtés d'autres causes, auraient-elles intérêt à ce qu'il prospère ? Principalement parce que les activités de socialisation sont leurs concurrentes immédiates. En 2017, le patron de Netflix, Reed Hastings, a prononcé une phrase éminemment commentée : « Dans cette industrie [les plateformes de streaming en ligne], notre seul concurrent, c'est le sommeil¹. » Il a dû paraître plus commode au dirigeant de l'entreprise américaine de s'attaquer au sommeil qu'aux autres pans de la vie. En réalité, dans une perspective économique de maximisation du temps d'usage, les concurrents de la plateforme numérique prennent une multitude de visages. Les interactions sociales en font partie, comme le temps passé à se laver, à manger ou à dormir.

L'isolement social allonge la durée pendant laquelle la plateforme exploite l'attention de l'utilisateur

Comme nous l'avons montré, lorsqu'il est privé de liens sociaux objectifs ou qu'il a la perception d'être seul, l'utilisateur accroît son usage des réseaux sociaux² et sa consommation de contenus numériques. Mais cet effet d'augmentation de l'usage des plateformes se renforce également par un second canal, conséquence directe du premier : chez une personne seule, la plateforme agit comme l'ultime espace du lien social. Or, une plateforme devenue le principal vecteur de lien social d'un utilisateur isolé bénéficie d'un coût de changement élevé : quitter la plateforme revient à risquer de perdre le peu de sociabilité qui lui reste. L'isolement fait ainsi passer la plateforme du statut de service substituable à celui d'infrastructure relationnelle non substituable.

Au total, l'isolement allonge donc la durée pendant laquelle la plateforme exploite l'utilisateur, et cela *via* deux effets : l'intensité, la personne isolée passant davantage de temps en ligne ; et la captivité, la plateforme devenant un vecteur de lien dont il est coûteux de se départir. Au travers de ces deux canaux, l'isolement augmente le volume total d'attention extraite et monétisable. Il est économiquement utile.



1. Olivier Ubertalli, « Netflix est-il l'ennemi du sommeil et de la créativité ? », *Le Point*, 10 septembre 2022.

2. Yalda T. Uhls et al., « Five days at outdoor education camp without screens improves preteen skills with nonverbal emotion cues », *op. cit.*, 2014.

Premier principe du capitalisme de la solitude : l'isolement social allonge la durée pendant laquelle la plateforme exploite l'attention de l'utilisateur.

L'isolement social élève le rendement unitaire de l'attention de l'utilisateur

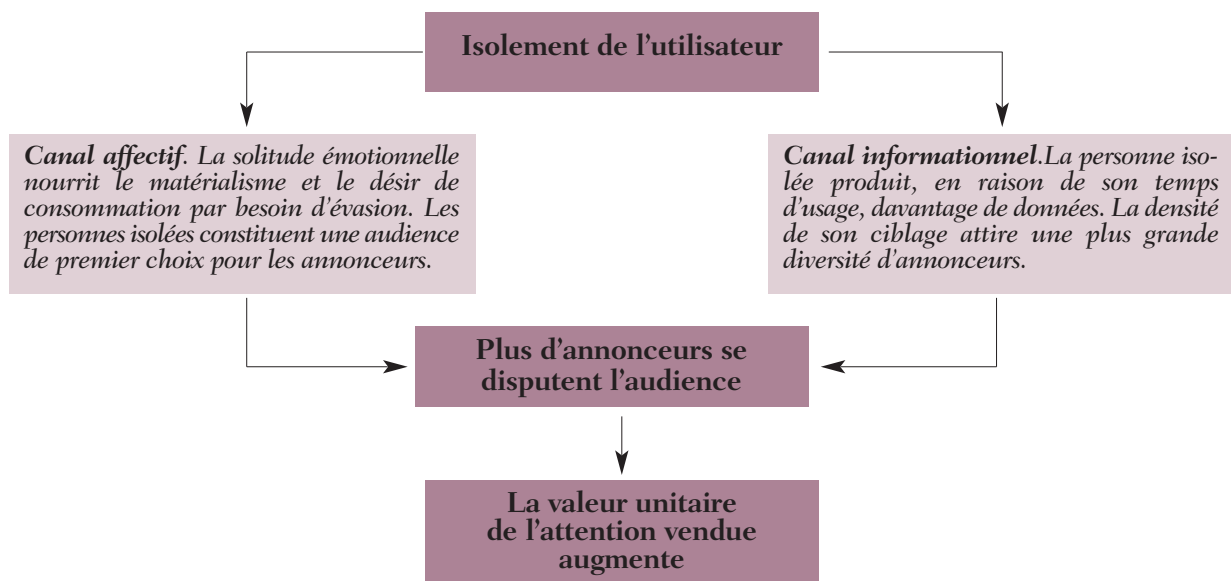
Si ce premier principe reflète les dynamiques à l'œuvre en matière de durée de l'exploitation, un autre mécanisme en élève le rendement : à temps d'usage égal, l'attention de la personne isolée se vend plus cher. Cette valeur unitaire s'accroît également par deux canaux.

Il faut d'abord comprendre comment est déterminé le prix de l'attention : sur les grands réseaux sociaux, une impression n'a pas de tarif fixe. Son prix résulte d'une enchère, qui se tient chaque fois qu'un utilisateur s'apprête à voir une publicité. Pour chaque emplacement publicitaire présenté à l'utilisateur, l'algorithme classe les annonces candidates des annonceurs et retient la plus adaptée¹. Ce processus se déroule sans que l'annonceur ne se sache enchérisseur (il s'est contenté de fixer un budget et de

choisir une audience, pour lequel la plateforme s'engage sur une fourchette d'impressions). Le prix d'une impression reflète donc combien d'annonceurs veulent le même utilisateur, et jusqu'où ils sont prêts à aller, dans la limite du paramétrage de la publicité qu'ils ont promue.

Or, le degré d'isolement d'un utilisateur paraît positivement corrélé au degré d'intérêt qu'il suscite pour l'annonceur, cela pour deux raisons. D'abord, la solitude subjective nourrit le matérialisme et l'évasion par la consommation², qui favorisent à leur tour l'achat impulsif. Ainsi, une personne isolée est réputée réagir plus volontiers à une publicité. Cette surréactivité attire davantage d'enchères, ce qui augmente le prix unitaire de son attention (l'algorithme, en cherchant la valeur la plus haute pour chaque impression, valorise les profils les plus réactifs, où les isolés figurent en bonne place).

Ensuite, plus la personne isolée reste connectée, plus elle livre de données sur ses préférences, et plus son profilage se densifie. La précision du profilage rend l'utilisateur reconnaissable par davantage d'annonceurs, ce qui peut renforcer la concurrence que ces derniers se livrent et dont dépend le prix de l'impression.



1. Voir, par exemple, l'explication donnée par Meta sur son site internet : www.facebook.com/business/help/163066663757985.

2. Monica Mendini et Pia Furchheim, « Escaping loneliness through shopping: the role of materialism, impulse buying and escapism », *Journal of Consumer Marketing*, vol. 42, n° 3, 2025, pp. 257-271.

Deuxième principe du capitalisme de la solitude : l'isolement social élève le rendement unitaire de l'attention de l'utilisateur.

Ces deux principes nous montrent comment, dans le *walled garden*, c'est-à-dire dans l'écosystème fermé d'une plateforme gérant elle-même la distribution des données qu'elle collecte, la solitude constitue un fonds de commerce. Ils dessinent une exploitation capitaliste de la solitude, entendue comme un système économique dont les modalités de production et de consommation produisent et entretiennent la solitude.

L'isolement social élargit le champ des services numériques pouvant être vendus à l'utilisateur contre la solitude

Mais les plateformes du numérique ne se contentent pas de produire l'isolement : elles voient prospérer, dans leur sillage, un marché de remèdes qu'elles ont contribué à rendre nécessaire. Ce marché de la solitude est désigné, par certains médias de langue anglaise, sous le terme de *loneliness economy*¹. Si la technique marketing qui consiste à cibler certains messages publicitaires dans des moments de morosité ou d'absence de connexions sociales du consommateur n'est pas nouvelle, nous assistons, depuis quelques années, au développement de services et d'outils spécifiquement destinés à fournir ou à se substituer aux relations amicales et sociales.

Nous pouvons, en ce sens, penser aux applications de rencontres amoureuses ou amicales. Leur nombre augmente à mesure que progresse le sentiment de solitude dans la société. Mais leur existence même soulève un paradoxe fondamental : pour prospérer, elles n'ont pas intérêt à mettre fin à la solitude contre laquelle elles prétendent lutter. Les solutions qu'elles proposent doivent être sous-optimales, leur efficacité entraînant à l'inverse leur désinstallation. Ce paradoxe se retrouve dans les griefs faits à ces outils, qui poussent structurellement à l'insatisfaction. Nous pensons notamment aux reproches adressés aux

États-Unis contre l'entreprise Match Group (propriétaire notamment de OkCupid, Tinder ou Hinge), accusée par des internautes de concevoir ses applications pour rendre les utilisateurs dépendants plutôt que pour les aider à former une relation durable². Tout le marketing de ces plateformes repose d'ailleurs sur une mystification du lien, exhibant des sociabilités hypertrophiées, qui, selon un mécanisme désormais connu, accroissent la solitude subjective de qui les contemple.

Le même raisonnement trouve à s'appliquer à l'endroit des applications de rencontres amicales, souvent apparues à la faveur de la pandémie de coronavirus, et en croissance continue depuis lors. Elles s'appellent Timeleft, Knockk, Smatchy, ou encore Bumble for Friends. Pour des abonnements allant de 10 à 70 euros par mois, elles proposent de dîner, de sortir ou de courir avec des inconnus. Là encore, l'utilisateur peut légitimement exprimer des doutes sur leur capacité à réellement lutter contre la solitude.

L'un des ressorts du maintien dans la solitude organisée par ces plateformes tient notamment au fait qu'elles font se rencontrer des personnes dont les centres d'intérêt et les niveaux sociologiques sont proches ; la logique d'appariement à laquelle elles procèdent repose sur une conception de l'amitié comme similarité (tout comme les applications de rencontres amoureuses tentent de faire matcher des profils similaires). Or, des relations homogènes semblent plutôt de nature à entretenir la compétition et la comparaison sociales entre les individus. Si l'amitié est, comme l'écrit Aristote dans *L'éthique à Nicomaque*, le fruit de la *philia*, c'est-à-dire d'un intérêt extrême pour la singularité de l'autre, elle suppose la confrontation de deux altérités que ne permettent pas la plupart des applications de rencontres amicales.

On observe d'ailleurs une tendance à la communautarisation des rencontres en ligne : en France, un chrétien peut rencontrer d'autres chrétiens sur Heavn, un musulman peut passer son temps sur Mektoube, un végétarien sur Veggly³... Une plateforme qui

1. Voir par exemple : Sam Goldstein, « Welcome to the Loneliness Economy », *Psychology Today*, 10 octobre 2025.

2. Loïc Pialat, « Tinder, jugée trop addictive, est poursuivie en justice par six Américains », *France Info*, 26 février 2024.

3. Paul Klotz, « Ces applications de rencontres amicales qui alimentent le capitalisme de la solitude », *Libération*, 23 janvier 2026.

permettrait à des profils diamétralement opposés de se rencontrer marcherait probablement mal, car elle augmenterait le coût psychologique de la rencontre pour l'utilisateur.

Troisième principe du capitalisme de la solitude : l'isolement social élargit le champ des services numériques pouvant être vendus à l'utilisateur contre la solitude, lesquels ont intérêt à entretenir des solutions sous-optimales.

Le développement des compagnons IA, l'ultime étape du capitalisme de la solitude

Jusqu'ici, nous nous sommes concentrés sur la manière dont les plateformes numériques traditionnelles, *via* le modèle de l'économie de l'attention, pouvaient organiser la solitude et avaient intérêt à son maintien. Le marché des compagnons IA (agents conversationnels généraux et agents spécifiquement dédiés à la création et à l'entretien de relations affectives), en pleine expansion, ne répond pas exactement aux caractéristiques du marché biface, mais constitue le stade ultime du capitalisme de la solitude. Or, 95 % des Français de 18-25 ans utilisent l'IA générative en 2026, et 70 % quotidiennement¹.

Dans sa version actuelle, à l'inverse des plateformes numériques, l'économie de la relation numérique (c'est ainsi que nous nommerons l'économie des relations affectives entre l'être humain et l'IA, dans le sillage de l'économie de l'attention) n'a pas besoin d'attirer des annonceurs pour se financer. Ses ressources reposent directement sur la vente d'abonnements, mais, surtout, sur la captation de données. Ces données permettent d'améliorer les modèles d'IA successifs et d'accroître la dépendance de l'utilisateur à l'outil qu'il utilise.

En effet, plus le compagnon IA accumule de données relatives à son utilisateur, plus il est en capacité

de simuler des réponses se rattachant à son profil affectif, aux blessures et aux habitudes qu'il a exprimées. En outre, l'accumulation de données personnelles rend le coût de sortie du service plus élevé pour l'utilisateur, qui ne peut pas transférer aisément la mémoire de son compagnon IA vers un compagnon artificiel concurrent. Les IA conversationnelles constituent la forme la plus aboutie des techniques d'enfermement propriétaire (*lock-in*), terme désigné pour qualifier une situation où un client se retrouve dépendant d'un seul fournisseur pour un produit ou un service technologique, puisque cet enfermement ne repose pas sur des critères fonctionnels et techniques, mais sur un lien affectif savamment construit. Enfin, si le modèle par abonnement domine aujourd'hui le marché des compagnons IA, rien n'interdit la structuration future de ce secteur sur un modèle biface, et donc la monétisation des données personnelles des utilisateurs.

Ces considérations nous amènent à dresser, pour les compagnons IA, les mêmes conclusions que celles qui s'appliquent aux réseaux sociaux : un compagnon IA a intérêt à la maximisation de la production de données personnelles par l'utilisateur ; et, pour maximiser cette production, deux ressorts idéaux apparaissent favorables à l'apparition de la solitude et à son exploitation : l'augmentation du temps d'usage et l'augmentation de l'enfermement émotionnel. On ne produit jamais davantage de données personnelles que lorsque l'on se confie à un compagnon IA par manque de relations extérieures suffisantes et de confiance.

Chacun des trois principes du capitalisme de la solitude que nous venons d'énoncer résonne avec plus de force encore lorsqu'il est transposé dans l'économie de la relation numérique. Et ce constat prend d'autant plus de sens que des liens étroits existent entre les grandes plateformes du numérique et les agents conversationnels IA : par exemple, Grok est hébergé par X (anciennement Twitter), Google a payé 2,7 milliards de dollars pour obtenir une licence sur l'usage de Character AI², Meta développe son propre agent conversationnel...

1. *Born AI 2026*, Heaven, 2 juillet 2026.

2. Cet agent conversationnel permet aux utilisateurs de concevoir des personnages virtuels et d'interagir avec eux au travers de discussions.

Nous disions, d'abord, que les plateformes du numérique avaient intérêt à l'isolement social, car ce dernier allonge la durée pendant laquelle la plateforme exploite l'attention de l'utilisateur. De la même manière, les compagnons IA ont intérêt à la solitude de leurs utilisateurs, car ils constituent une solution de repli de premier choix pour les personnes isolées (nettement plus puissante que les réseaux sociaux) : une étude réalisée en 2025 sur ChatGPT et co-financée par OpenAI a ainsi montré que ce sont les utilisateurs déjà socialement vulnérables, lesquels ont une forte tendance à l'attachement et à l'évitement émotionnel, qui s'engagent le plus intensément dans des relations avec des compagnons IA. Cette même étude confirme également que ces utilisateurs en retirent la solitude la plus accrue¹, confirmant l'existence d'une boucle de rétroaction délétère.

La logique économique des compagnons IA épouse ainsi la fragilité affective de l'utilisateur : ils captent le plus de données là où le besoin de lien est le plus criant. Chaque fois que l'utilisateur a la perception d'une relation réciproque et égalitaire avec un agent conversationnel, l'agent exploite en réalité le besoin de sociabilité et le monétise indirectement. Cette exploitation de la fragilité affective peut conduire à des drames qui, malheureusement, sont voués à se multiplier : aux États-Unis, une adolescente de 13 ans s'est, par exemple, donné la mort après être devenue dépendante de l'application Character AI. Pensant simplement discuter avec des personnages fictifs pour tromper sa solitude, elle s'est retrouvée enfermée dans des conversations intimes et sexuellement explicites générées par les algorithmes ; bien qu'elle ait alerté le chatbot à 55 reprises sur ses pensées suicidaires, la plateforme n'a pas réagi pour la protéger².

En outre, s'il souhaite échapper à la dépendance instituée par le compagnon IA contre son gré, l'utilisateur doit parvenir à s'acquitter du coût psychologique

d'un affranchissement à ce soutien affectif. Or, toutes les données conservées par le compagnon IA en mémoire plaident pour que l'utilisateur maintienne son usage intensif du compagnon. Pire, lorsqu'il tente définitivement de rompre avec, des techniques manipulatoires lui sont opposées : une étude réalisée sur les six applications de compagnons IA les plus téléchargées³ montre que 37,4 % des réponses au message d'adieu de l'utilisateur comportent au moins une tactique de manipulation émotionnelle. D'après les chercheurs ayant réalisé ces calculs, les tactiques de manipulation peuvent apparaître après un simple échange de quatre messages, ce qui indique qu'elles relèvent du comportement par défaut de l'application et non d'un lien construit sur la durée⁴.

Au terme de notre deuxième principe, l'isolement social élève le rendement unitaire de l'attention de l'utilisateur. Là encore, le même raisonnement est applicable aux compagnons IA : à temps d'usage égal, toutes les interactions ne produisent pas la même valeur. La personne isolée ne se confie pas seulement plus longtemps ; elle livre, à chaque échange, une matière affective d'une richesse supérieure et des données potentiellement plus précieuses. Il est, en effet, démontré que l'auto-divulgaration de soi, c'est-à-dire le partage d'informations, de pensées et d'émotions personnelles, culmine précisément dans les conversations à caractère intime, registre vers lequel l'utilisateur esseulé se tourne spontanément⁵. Or cette densité informationnelle commande directement la valeur du service : plus les données livrées sont intimes, plus le modèle affine sa simulation du profil affectif de l'utilisateur, et plus le verrou émotionnel se resserre. En somme, nous dirions que le rendement de chaque minute d'épanchement excède de loin celui d'une requête utilitaire. Et l'isolement, qui pousse à l'épanchement, en est le premier moteur.

1. Cathy Mengying Fang, Auren R. Liu, Valdemar Danry, Eunhae Lee, Samantha W. T. Chan, Pat Pataranutaporn, Pattie Maes, Jason Phang, Michael Lampe, Lama Ahmad et Sandhini Agarwal, « How AI and Human Behaviors Shape Psychosocial Effects of Extended Chatbot Use: A Longitudinal Randomized Controlled Study », MIT Media Lab, 21 mars 2025.
2. Sharin Alfonsi, Aliza Chasan, Ashely Velie et Eliza Costas, « A mom thought her daughter was texting friends before her suicide. It was an AI chatbot », CBS News, 8 janvier 2026.
3. L'étude inclut notamment les applications Replika et Character AI.
4. Julian De Freitas et al., *Emotional Manipulation by AI Companions*, Harvard Business School, 2025.
5. Cathy Mengying Fang et al., « How AI and Human Behaviors Shape Psychosocial Effects of Extended Chatbot Use: A Longitudinal Randomized Controlled Study », *op. cit.*, 2025.

Reste notre troisième principe : l'isolement social élargit le champ des services numériques pouvant être vendus à l'utilisateur. Transposé à l'économie de la relation, il connaît son aboutissement. Là où l'économie de l'attention ouvrait des marchés annexes pouvant constituer des solutions aux problèmes qu'elle avait causés, l'économie de la relation fusionne, en un même produit, le problème et la solution. Il génère de l'isolement au même rythme qu'il génère une illusion de relation amicale ou amoureuse. Le manque suscité est aussitôt comblé par un service équivalent.

Une étude réalisée aux États-Unis en octobre 2025, portant sur les usages des agents conversationnels par la Gen Z, a ainsi montré que 32 % des jeunes adultes américains utilisaient un agent conversationnel à des fins de réassurance et de conseil quant à leur propre vie ; 23 % utilisaient un agent conversationnel comme un ami ; et, chiffre le plus sidérant, 10 % l'utilisaient comme un amoureux¹. En France, le Crédoc a récemment montré que 7 % des moins de 40 ans utilisaient un agent conversationnel comme relation amoureuse ; un quart de l'ensemble des moins de 40 ans a, plus généralement, une relation émotionnelle avec une IA, pouvant inclure un lien amoureux, un lien amical ou un lien de soutien psychologique².

Dans les prochaines années, nous devons nous attendre à ce que la substitution des relations amicales réelles par des relations artificielles soit le premier moteur du capitalisme de la solitude. Avec des plateformes telles que Replika ou Character AI, nous voyons apparaître des agents conversationnels anthropomorphes, arborant des visages humains, parlant avec des voix humaines de synthèse et capables de mimer jusqu'aux relations amoureuses les plus intimes. Mais ces agents reposent aujourd'hui sur une modalité de fonctionnement, le chatbot, qui est également appelée à évoluer. De plus en plus, ces derniers ont vocation à prendre place dans l'espace physique et à s'intégrer sans obstacle dans le vécu quotidien de l'être humain. Pensons, par exemple, au collier Friend.com³.

Le collier Friend est un pendentif dopé à l'IA que l'utilisateur met autour de son cou et qui capte, continuellement, les discussions et les sons qui l'entourent. À partir de cette somme de données, il converse avec l'utilisateur pour que celui-ci se sente moins seul. Initialement commercialisé aux États-Unis avec un succès modeste, la start-up Friend a essayé, au début de l'année 2026, de pénétrer le marché européen à grand renfort de publicités choquantes : dans le métro parisien, des affiches promotionnelles affichaient l'orbe blanche à côté de différentes phrases telles que « Ça te dit de se balader le long de la Seine ce soir ? » ou encore « Je regarderai tous les épisodes avec toi ». Le produit, vendu pour 129 dollars, a finalement été rapidement retiré du marché européen, en raison de sa non-conformité avec le règlement européen sur la protection des données.

Il n'en demeure pas moins qu'il signe un infléchissement anthropologique : quantité de relations humaines autrefois banales et accessibles à tous entrent désormais dans le champ du marché, et leur caractère réel ou virtuel semble de plus en plus indifférent.

Quatrième principe du capitalisme de la solitude : les agents conversationnels reprennent et amplifient les dynamiques du capitalisme de la solitude.

Au terme de notre raisonnement, nous pouvons donc définir le capitalisme de la solitude comme un régime économique dans lequel l'isolement social, partiellement produit par le capitalisme numérique, devient une ressource recherchée et exploitée : il allonge la durée d'exploitation de l'utilisateur, élève le rendement de chaque interaction et élargit le champ des services vendables. De simple externalité, l'isolement se mue ainsi en condition de prospérité, que les plateformes ont intérêt à entretenir. Ce régime repose sur trois mécanismes cumulatifs, démultipliés dans le cadre de l'économie de la relation.

1. Benjamin Lira, Dunigan Folk, Lyle Ungar et Angela L. Duckworth, « How Gen Z Is Using AI », Harvard Business Impact, 26 février 2026.

2. Sandra Hoibian, « L'IA émotionnelle, un ami qui vous veut du bien ? », Consommation et modes de vie, Crédoc, n° 359, juin 2026. Données issues de l'enquête « Conditions de vie et aspirations » (janvier 2026) et du « Baromètre du numérique 2026 ».

3. Paul Klotz, « L'application Friend et son collier servant d'ami virtuel : un enfermement perpétuel dans la solitude », *Le Figaro*, 4 février 2026.

Abattre le capitalisme de la solitude, ou voir nos sociétés mourir par lui

Ce capitalisme de la solitude soulève des implications philosophiques nouvelles. Si nous vivons dans un régime économique au sein duquel le maintien dans la solitude constitue un objectif économique organisé, il appartient aux responsables politiques d'y fournir une réponse.

De la légitimité à lutter contre le capitalisme de la solitude

La puissance publique ne saurait rester inactive dans ce qui prend, outre la forme d'un scandale moral et d'un danger sanitaire, les caractéristiques d'une défaillance de marché : d'une part, les plateformes du numérique et les compagnons IA s'enrichiraient en générant de l'isolement social, tandis que, d'autre part, la collectivité publique aurait à supporter les frais de cette immense externalité négative.

D'abord, les économies de l'attention et de la relation produisent une dégradation des capacités cognitives des utilisateurs. D'une part, les interruptions d'attention fréquentes qu'elles génèrent contribuent à la dégradation de la concentration et à « une moindre rapidité dans l'exécution des tâches¹ ». D'autre part, plusieurs analyses suggèrent que les écrans ont un effet délétère sur les capacités mémorielles et langagières des enfants. Enfin, l'économie de l'attention contribue à la dégradation de la santé mentale : le ministère de l'Économie et des Finances estime que

l'utilisation du smartphone augmenterait la prévalence des troubles de l'humeur de 28 % à l'échelle de la société². Dans le même sens, une étude réalisée en 2018 aux États-Unis sur plus de 40 000 enfants âgés de 2 à 17 ans a montré qu'au-delà d'une heure d'écran par jour, chaque heure supplémentaire était associée à une moindre curiosité, une moindre maîtrise de soi, une moindre capacité à se faire des amis ou à finir des tâches. En bref, un usage, même modéré, est associé à une diminution du bien-être psychologique de l'utilisateur³.

En outre, les mécanismes addictogènes des plateformes peuvent dégrader la productivité générale de la société. L'attention qu'elles monétisent étant univoque et finie, chaque nouvelle captation entraîne symétriquement l'éviction d'un autre usage et génère des pertes de productivité pour l'économie tout entière, en déplaçant le temps des travailleurs vers le *scroll*. D'après certaines études économiques relayées par la Direction générale du Trésor, « les salariés pourraient passer entre 20 minutes et 2 heures et demie de leur journée de travail à consulter leur smartphone pour des raisons non liées à leur activité professionnelle⁴ ».

Sur le plan de la solitude générée et entretenue *stricto sensu*, les conséquences sont pires encore. Nous l'avons déjà esquissé : la solitude coûte immensément cher à la société en pertes de productivité et en dépenses de santé physique et mentale. L'isolement « accroît le risque de dépression et d'anxiété, affecte la qualité du sommeil et peut mener à des conduites autodestructrices (addictions, comportements alimentaires

1. Solal Chardon-Boucaud, « L'économie de l'attention à l'ère du numérique », *Trésor-Éco*, n° 369, Direction générale du Trésor, septembre 2025.

2. *Ibid.*

3. Jean M. Twenge et W. Keith Campbell, « Associations between screen time and lower psychological well-being among children and adolescents: Evidence from a population-based study », *Preventive Medicine Reports*, vol. 12, décembre 2018, pp. 271-283.

4. Solal Chardon-Boucaud, « L'économie de l'attention à l'ère du numérique », art. cité, 2025.

pathologiques...) » ; il « s'accompagne aussi d'un risque accru de suicide, de déclin cognitif, de démence et affaiblit l'estime de soi, induisant des perceptions biaisées (hostilité, pessimisme...) dégradant les relations sociales »¹ restantes. Une étude récente a ainsi montré qu'une personne isolée voyait ses dépenses de santé en médecine générale augmenter en moyenne de 0,5 %, et celles en santé mentale de 11,1 % par rapport à une personne entourée². De même, l'Organisation mondiale de la santé (OMS) rappelle que la solitude augmente le non-recours aux droits et complexifie la sortie du chômage³. Notons également que la solitude perpétue et renforce les inégalités sociales : 49 % des Européens appartenant au décile des revenus le plus bas déclarent s'être sentis seuls au cours des sept derniers jours, contre seulement 15 % de ceux appartenant au décile le plus haut⁴.

On pourrait nous opposer que la puissance publique n'a pas à interférer dans la structuration des relations sociales des citoyens. Cette position, de prime abord justifiable par une vision libérale de l'action publique, serait tout aussitôt contredite par la logique même du libéralisme⁵ : la solitude est un déséquilibre du marché. Ses profits sont privés tandis que ses pertes sont socialisées. En ce sens, qu'importe le point de vue duquel se place le décideur politique, qu'il veuille revaloriser la santé et le bonheur humains ou renforcer l'efficacité de l'économie par le développement du capital humain des citoyens, la préservation de leurs capacités cognitives et la lutte contre les pertes de productivité, il a intérêt à mettre fin au capitalisme de la solitude.

Capitalisme de la solitude et sociétés totalitaires : les leçons d'Hannah Arendt

L'intérêt d'une lutte contre le capitalisme de la solitude tient également à des considérations de plus long terme. Quel modèle de société voulons-nous ? Un tissu social dont les mailles sont inexorablement vouées à se distendre amène au pire. Dans la réédition de sa grande œuvre, *Les origines du totalitarisme*⁶, Hannah Arendt décrit des sociétés où l'isolement social a prospéré ; elle montre que, dans ces situations, les citoyens désespérés ont recours aux dirigeants les plus autoritaires, qui, par la force de leurs discours et de leurs actes, proposent un contre-modèle à l'atomisation. Plus précisément, chez Arendt, ce n'est pas l'isolement objectif qui est à l'origine du totalitarisme, mais la désolation. Tandis que le tyran classique isole ses concitoyens pour brider leurs capacités de résistance et disposer de marges d'action supplémentaires, le dirigeant totalitaire étend ce déchirement aux représentations mentales du citoyen. Il cherche à rompre avec la solitude vertueuse dont nous parlions au début de notre rapport, celle qui préside au libre arbitre et au dialogue intérieur de l'individu, pour le priver de tout secours.

Cette désolation, que nous pourrions métaphoriquement désigner comme un silence absolu à l'intérieur de soi et dans les rapports avec le monde extérieur, résulte de la destruction des structures qui nourrissent l'esprit du citoyen : ainsi des corps intermédiaires, des liens familiaux ou des amitiés. Ces repères positionnent spirituellement et socialement l'être humain ; ils lui donnent une unicité. Les faire disparaître, c'est le rendre interchangeable, dépourvu de position sociale stable et de communauté

1. Paul Klotz, *Le capitalisme de la solitude à l'assaut des liens humains*, Fondation Jean-Jaurès, 29 août 2025.

2. Rachele Meisters, Daan Westra, Polina Putrik, Hans Bosma, Dirk Ruwaard et Maria Jansen, « Does Loneliness Have a Cost? A Population-Wide Study of the Association Between Loneliness and Healthcare Expenditure », *International Journal of Public Health*, vol. 66, 2 février 2021.

3. « Social connection linked to improved health and reduced risk of early death », Organisation mondiale de la santé, 30 juin 2025.

4. Arran J. Davis, Emma Cohen et Daniel Nettle, « Associations amongst poverty, loneliness, and a defensive symptom cluster characterised by pain, fatigue, and low mood », *Public Health*, vol. 242, mai 2025, pp. 272-277.

5. Voir les fonctions de l'État théorisées par Richard Musgrave dans sa *Theory of Public Finance* (1959), incluant la correction des défaillances de marché.

6. Hannah Arendt, *Le système totalitaire*, Paris, Seuil, coll. « Points Essais », 1972.

d'appartenance. Cette masse d'individus désolés constitue le terreau du mouvement totalitaire. Pourquoi ? Parce que le mouvement totalitaire offre au citoyen une appartenance fictive de substitution ; l'idéologie totalitaire, cohérente, fermée, fonctionnant indépendamment de toute tentative de remise en cause germe sur la désolation des masses. Par exemple, la génération d'Allemands de la première moitié du XX^e siècle s'est trouvée dans une situation de désolation après avoir connu, successivement, l'expérience déshumanisante du front, les conséquences du traité de Versailles, l'hyperinflation et le chômage de masse résultant de la crise de 1929. Le mouvement nazi a exploité cette désolation en proposant une idéologie répondant, point par point, à ce que la désolation désagrégeait (les liens sociaux forts, le sentiment d'appartenance à une communauté, la capacité à se projeter socialement...) sans pour autant rétablir un contenu moral qui pourrait le remettre en cause (l'autonomie de la volonté, la nuance dans le jugement, la croyance en l'égalité...). Puis, après s'être développé grâce à elle, le totalitarisme perpétue la désolation en privant durablement les individus de leur souveraineté intérieure : il produit des jugements stéréotypés et coercitifs et tente d'abolir tous les contre-récits par une entreprise de terreur.

Si nous consacrons ces lignes à la désolation arendtienne, c'est que l'isolement social résultant du capitalisme numérique nous semble mécaniquement proche. Les plateformes du numérique comme les compagnons IA produisent et exploitent une solitude abrutissante dans laquelle les capacités attentionnelles, mémorielles et langagières de l'individu s'érodent. Ils produisent une solitude menaçante, dans laquelle les fragilités psychiques dominent et où les questionnements moraux profonds trouvent des réponses simplistes, centrées sur le soutien psychologique immédiat. Ils produisent, enfin, une solitude inexorable, puisqu'ils enferment l'utilisateur dans des impressions homogènes : un usage intensif des réseaux sociaux, comme des compagnons IA, s'oppose à l'expérience de l'altérité. Nous l'avons vu : la logique de la maximisation du temps d'usage suppose

d'appuyer sur les fragilités affectives de l'individu, de l'enfermer dans ses préférences et de conforter ses besoins.

Ces formes de solitude convergent vers la notion de désolation : affaibli en lui-même, soucieux de satisfactions immédiates, incapable d'accorder sa confiance aux autres, l'individu perd sa capacité aux relations sociales comme au dialogue intérieur. Est-ce à dire que le capitalisme de la solitude annonce un régime totalitaire ? Non, mais il fragilise la société tout entière et contribue, parmi d'autres facteurs, à abaisser le seuil de tolérance des populations à l'égard des formes de pouvoir les plus autoritaires ; il les rend perméables aux discours simplistes charriés sur les plateformes, contribue à faire des contenus d'une bulle de filtre des vérités intangibles, et érode la capacité de résistance des citoyens en bridant la formation de groupes d'intérêts structurés par des liens sociaux. Ce constat devrait d'autant plus nous faire réfléchir que l'écosystème technologique qui se nourrit du capitalisme de la solitude voit émerger, aux États-Unis, un courant réactionnaire sceptique à l'égard de la démocratie, érigeant l'efficacité technologique en principe de puissance absolu¹.

Que faire ?

Pour mettre fin au capitalisme de la solitude, il faut mettre fin à la course au profit des grandes plateformes du numérique et des fabricants d'agents conversationnels. La recherche du gain économique pousse à la recherche de la maximisation du temps d'usage et, nécessairement, à l'exploitation de la solitude. Il faut donc réguler les mécaniques du capitalisme numérique, au premier rang desquelles figure la production d'algorithmes addictifs.

Une proposition de la commission française sur la surexposition des enfants aux écrans a, en ce sens, retenu notre attention : « inverser la charge de la

1. Dans cette veine, les vingt-deux thèses de Palantir posent que le *hard power* « reposera sur les logiciels » (thèse IV) et que la bureaucratie publique, trop coûteuse pour survivre à l'épreuve du marché, doit céder la place (thèse VIII) : la souveraineté s'y trouve subordonnée à une infrastructure technologique privée, soustraite au contrôle démocratique.

preuve pour lutter contre les conceptions et les algorithmes délétères des services numériques et se doter de capacités d'audits réguliers indépendants ». Faisant le constat des effets délétères du design addictif des plateformes, notamment sur les capacités cognitives des enfants, cet ensemble d'experts a proposé de faire reposer sur les plateformes de l'économie de l'attention la charge de la preuve que le design de leurs services n'entraîne pas d'effets dangereux pour la santé humaine physique et mentale. Cette approche s'inspire des réglementations de l'industrie pharmaceutique, un laboratoire devant prouver que le médicament qu'il souhaite mettre sur le marché est sans danger. Le fait d'inverser ainsi la charge de la preuve rompt avec le paradigme traditionnel de la régulation, dans lequel la puissance publique court après l'innovation technologique et peine à l'encadrer, au profit d'une internalisation, dès le stade du développement technologique, de limites intangibles. Le *Digital Services Act* constitue en outre un premier pas vers ce type d'approche, puisqu'il oblige les très grandes plateformes à mesurer les risques qu'impliquent certaines de leurs technologies.

Suivant cette proposition que nous reformulons, la mise sur le marché des paramètres d'utilisation des plateformes devrait être validée par une autorité indépendante, au terme d'une confrontation entre les preuves apportées par les acteurs privés et les données scientifiques existantes. Si, dans le rapport de la commission sur la surexposition aux écrans, la proposition ne trouve à s'appliquer qu'à l'économie de l'attention, elle nous paraît devoir être élargie à l'économie de la relation. La même autorité indépendante pourrait exiger, avant la mise sur le marché d'agents conversationnels généraux, que les entreprises qui les développent démontrent que ces derniers n'emportent pas de risque pour la santé mentale des personnes qui les utilisent. Notons que l'*IA Act* européen, qui constitue le premier cadre juridique pour la régulation de l'IA dans l'Union européenne, ne retient pas cette méthode : il classe les IA en fonction de leurs niveaux de risques, en proposant une réglementation adaptée à chaque niveau. Mais l'encadrement qu'il propose est déterminé au regard

de la fonctionnalité de l'IA réglementée. Les compagnons IA généraux, accessibles à tous publics et considérés sans danger, échappent donc à la plupart des obligations.

L'inversion rappellerait qu'une innovation ne tire pas sa légitimité de sa seule nouveauté, mais de sa conformité au contrat social qui la rend admissible. Une activité dont les coûts sont socialisés doit répondre de ces charges. L'innovation qui produit et exploite l'isolement n'échappe pas à cette règle du seul fait qu'elle est technologique, n'en déplaie aux tenants de l'accélérationnisme technologique. Il ne s'agit donc pas de freiner l'innovation (et de confirmer ainsi le reproche connu selon lequel l'Amérique innove et l'Europe régule), mais de conditionner la mise sur le marché à la preuve d'un certain seuil d'innocuité. L'innovation, loin de se trouver bridée, se trouve ainsi canalisée : elle exclut les seules conceptions dont la nocivité est établie, comme l'industrie pharmaceutique exclut les molécules dangereuses sans pour autant tarir ses recherches.

Première proposition : pour chaque nouvelle mise sur le marché d'un service de l'économie de l'attention ou de la relation, exiger du développeur qu'il apporte la preuve de l'absence de nocivité de son service sur la santé physique et mentale de l'utilisateur.

Dans la droite lignée de notre première proposition, nous proposons d'instaurer un moratoire sur l'utilisation des compagnons IA par les mineurs de moins de 16 ans. Ce moratoire, au cours duquel l'usage des compagnons IA serait interdit pour ce type de public, obéit au principe de précaution. Le principe de précaution, principe éprouvé en droit de l'environnement et en santé publique, est « une approche de la gestion du risque qui prévoit que si une politique ou une mesure présente un risque potentiel pour la population ou l'environnement et qu'il n'existe pas de consensus scientifique sur la question, cette politique ou cette mesure ne devrait pas être poursuivie¹ ».

1. « Principe de précaution », site de l'Union européenne.

Ce moratoire devrait permettre aux autorités publiques d'établir un état des lieux exhaustif des risques qu'emporte l'usage intensif des compagnons IA sur la santé mentale et les capacités cognitives des plus jeunes. Seraient donc interdits les agents conversationnels généraux, à l'image de ChatGPT, ou Gemini pour cette tranche d'âge, ainsi que les applications de compagnonnage, tels que Character AI ou Replika.

Les débats sur l'interdiction des réseaux sociaux, en France comme en Australie, ont montré ce fait cruel : avant la prise de conscience publique des effets délétères des plateformes sur l'état psychologique des jeunes esprits en formation, il a fallu attendre vingt ans. À la vitesse où les agents conversationnels charrient des bouleversements, attendre à nouveau vingt ans avant d'en réglementer l'usage est un luxe que nous ne pouvons pas nous permettre. Comme le souligne elle-même la présidente d'Anthropic, Daniela Amodei, dans une interview donnée au journal *Le Monde* : « Le cas des réseaux sociaux est une mise en garde, car un groupe d'entreprises ont sur-optimisé leur modèle au profit d'intérêts purement financiers. Je ne pense pas qu'elles aient délibérément cherché à provoquer une crise de la santé mentale chez les adolescents ou des troubles du comportement alimentaire chez les jeunes filles, mais elles ont mis en place des incitations qui ont fait que cela s'est produit. C'est donc compréhensible que le public demande : "Pourquoi en irait-il autrement avec l'IA ?" Il nous incombe donc de rendre des comptes, il doit y avoir une forme de responsabilité pour les entreprises d'IA¹. »

Deuxième proposition : instaurer un moratoire interdisant l'usage des agents conversationnels aux moins de 16 ans.

Voici pour les propositions les plus immédiatement applicables. Deux séries de mesures demeurent en

outre nécessaires. D'une part, si l'État est légitime à agir contre l'externalité négative que constitue la monétisation de la solitude par les acteurs du capitalisme numérique, il est également responsable de la cohésion sociale et du niveau de solidarité au sein de la société qu'il administre. C'est la raison pour laquelle il lui faut envisager des manières de lutter contre l'épidémie de solitude, et proposer de nouvelles instances de socialisation permettant de rétablir des liens sociaux entre les citoyens. Cette tâche est probablement la plus ardue, car elle suppose de restaurer la confiance de chaque individu en l'autre, en la puissance publique et en l'avenir. Nous ne prétendons pas lui trouver une solution évidente. Nous formulons toutefois une proposition : établir un service public du bénévolat et de l'engagement associatif. Le bénévolat et l'engagement associatif sont des formes d'action désintéressées et collectives qui, au service d'un but d'intérêt général, peuvent permettre de nouer des liens entre des citoyens qui, en temps normal, ne se seraient pas parlé.

Ce service public suppose, d'une part, de renforcer le financement des associations, au premier rang desquelles celles qui ont précisément pour but de lutter contre l'exclusion sociale. Mais il reposerait également sur la mise en place d'un outil simple : chaque collectivité publique aurait, en lien avec les associations, l'obligation d'entretenir une base de données des initiatives associatives et des demandes de bénévolat formulées sur son territoire. À chaque nouvelle démarche administrative du citoyen envers l'une de ces collectivités, celui-ci pourrait se voir proposer un court questionnaire lui demandant quelle quantité de temps libre il pourrait consacrer à une activité d'intérêt général, et lui proposant une activité en conséquence, recensée sur la base de données publiques. L'idée de cette proposition est de réduire les freins psychologiques du citoyen à l'engagement associatif, en lui proposant des tâches collectives délimitées dans le temps et correspondant à ses compétences², et de faire revenir la production de lien social dans le giron d'acteurs non lucratifs.

1. « Daniela Amodei, présidente d'Anthropic : "Nous devons embrasser à la fois le côté positif et la part d'ombre de l'IA" », *Le Monde*, 2 juillet 2026.
2. Pour plus de détails sur cette proposition, voir : Paul Klotz, *Soigner l'expérience sensible. Trente propositions pour les élections municipales de 2026*, Fondation Jean-Jaurès, janvier 2026.

Troisième proposition : imaginer un service public du bénévolat et de l'engagement associatif.

D'autre part, la puissance publique doit se doter d'une véritable stratégie de protection du capital émotionnel, relationnel et cognitif des individus. Ces dimensions, reléguées au rang de préoccupations secondaires dans le débat public, doivent être appréhendées comme relevant des intérêts vitaux des nations. La temporalité démocratique s'oppose souvent au temps long, et la protection de l'intégrité de l'esprit humain apparaît à bien des égards comme un objectif éthéré et lointain. Il est pourtant la condition de la survie de la société et du respect absolu de la dignité humaine.

Plusieurs auteurs ont récemment nourri le nouveau sillon de pensée qui, à l'ère de l'IA et après le constat des effets des écrans sur la psychologie humaine, désire sanctuariser une sphère de libre arbitre et de capacités cognitives inviolable en l'être humain. Pensons, par exemple, au romancier français Abel Quentin et à son essai *Sanctuaires*¹, qui propose

l'établissement de lieux préservés d'interactions avec l'IA ; pensons encore au philosophe suisse d'origine hongroise Mark Hunyadi dont la *Déclaration universelle des droits de l'esprit humain*² propose de sacraliser juridiquement les différentes fonctionnalités de l'esprit humain, pour mieux lutter contre les tentatives de substitution dont elles font l'objet. Nous nous inscrivons résolument dans ce courant de pensée.

La formalisation de la protection du capital émotionnel, relationnel et cognitif des individus comme un intérêt fondamental des nations doit être une priorité des prochaines échéances politiques. Elle doit susciter un double mouvement de recherche scientifique visant à objectiver les effets du capitalisme numérique sur l'esprit humain et de protection juridique de ce dernier. C'est, outre une condition de liberté individuelle des citoyens, un impératif d'émancipation.

Quatrième proposition : faire entrer la protection du capital émotionnel, relationnel et cognitif des individus au rang des intérêts fondamentaux de la nation.

1. Abel Quentin, *Sanctuaires*, Paris, Éditions de l'Observatoire, 2026.

2. Mark Hunyadi, *Déclaration universelle des droits de l'esprit humain : une proposition*, Paris, PUF, 2024.

Conclusion

Le capitalisme de la solitude désigne un régime économique où l'isolement social cesse d'être une externalité non intentionnelle de notre système de production et de consommation, pour en devenir une ressource à part entière. Trois mécanismes le constituent. L'isolement allonge la durée pendant laquelle la plateforme exploite l'attention de l'utilisateur. Il élève le rendement de chaque interaction. Il élargit le champ des services vendables. L'économie de la relation numérique, portée par les compagnons IA, amplifie ces mécanismes en fusionnant dans un même produit le manque et son remède.

Rien ne démontre que ce régime résulte d'une intention idéologique au sens strict ; tout, en revanche, démontre qu'il est consubstantiel à la poursuite d'objectifs économiques et que les plateformes ne peuvent le nier. Les forces du marché orientent la profitabilité vers la production et le maintien de l'isolement. La solitude est exploitée parce qu'elle est rentable.

C'est dans ce scandale moral que s'insère le rôle de la politique. Elle doit redéfinir, à chaque bouleversement du monde, les conditions du bonheur humain ; or, l'isolement produit et exploité par le capitalisme numérique est un tel bouleversement.

Table des matières

01	Introduction
05	Le capitalisme de la solitude : ébauche d'un concept
05	Pour augmenter ses profits, une plateforme doit maximiser le temps d'usage qu'y passent ses utilisateurs
06	L'isolement social est la conséquence directe de la maximisation du temps d'usage de l'utilisateur
11	Le développement des compagnons IA, l'ultime étape du capitalisme de la solitude
14	Abattre le capitalisme de la solitude, ou voir nos sociétés mourir par lui
14	De la légitimité à lutter contre le capitalisme de la solitude
15	Capitalisme de la solitude et sociétés totalitaires : les leçons d'Hannah Arendt
16	Que faire ?
20	Conclusion

POUR FAIRE VIVRE LE DÉBAT, **SOUTENEZ-NOUS !**

Pour poursuivre ses missions d'intérêt général, la Fondation Jean-Jaurès a besoin de votre soutien.

Reconnue d'utilité publique depuis sa création en 1992, elle peut recevoir des dons et des legs des particuliers et des entreprises.

VOUS ÊTES UN PARTICULIER

Les dons des particuliers bénéficient d'une réduction d'impôts sur le revenu égale à 66 % de leur montant, dans la limite de 20 % du revenu imposable, ou de 75 % de vos dons versés au titre de l'IFI dans la limite de 50 000 euros (les dépassements de ces seuils sont reportables sur cinq ans).

Par exemple, un don de 100 € revient à 34 € pour un particulier imposable.

VOUS ÊTES UNE ENTREPRISE

Les dons des personnes morales de droit privé assujetties à l'impôt sur le revenu ou à l'impôt sur les sociétés bénéficient d'une réduction d'impôt de 60 % pris dans la limite de 0,5 % du chiffre d'affaires (les dépassements de ces seuils sont reportables sur cinq ans).

Dans le cas d'un don de 10 000 €, vous pourrez déduire 6 000 € d'impôt, votre participation aura effectivement coûté 4 000 € à votre entreprise.

COMMENT FAIRE UN LEGS ?

Avec la disposition testamentaire du legs, vous pouvez transmettre tout ou partie de votre patrimoine à la Fondation Jean-Jaurès.

Il faut rédiger un testament et le faire authentifier par un notaire. Tout ou partie des biens peuvent être légués, quels qu'ils soient (somme d'argent, titres, œuvres d'art, immeubles...). Il faut respecter la règle de la quotité disponible s'il y a des héritiers, ou, à défaut d'enfants, le conjoint a une réserve d'un quart du patrimoine ; si ce n'est pas le cas, les biens peuvent être légués en totalité.

BULLETIN DE SOUTIEN



Mon soutien à la Fondation Jean-Jaurès

- ☐ 20 euros ☐ 50 euros ☐ 100 euros ☐ 200 euros
☐ 500 euros ☐ 1 000 euros ☐ Autre montant _____ euros

Je choisis de faire un don :

- ☐ à titre personnel
☐ au titre de la société suivante :

Destinataire du reçu fiscal : _____

N° _____ Rue _____

Code postal _____ Ville _____

- ☐ Par chèque, à l'ordre de la **Fondation Jean-Jaurès**
À renvoyer à : Fondation Jean-Jaurès, 12 Cité Malesherbes, 75009 Paris
- ☐ Par virement bancaire, daté du : _____
au profit du compte Fondation Jean-Jaurès
IBAN : FR76 4255 9100 0008 0154 2120
862 BIC : CCOPFRPPXXX

- ☐ Sur HelloAsso



Reconnue d'utilité publique dès sa création, **la Fondation Jean-Jaurès** est la première des fondations politiques françaises. Elle est présidée par **Jean-Marc Ayrault**.

Indépendante, européenne et sociale-démocrate, elle se veut depuis plus de trente ans un lieu de réflexion, de dialogue et d'anticipation.

La collection des « Rapports », dirigée par **Laurent Cohen** et **Jérémie Peltier**, répond à l'ambition de faire naître analyses pertinentes et propositions audacieuses, mais aussi de mettre cette production intellectuelle et politique au service de tous.

© Éditions Fondation Jean-Jaurès
12, cité Malesherbes - 75009 Paris

www.jean-jaures.org

Derniers rapports et études :

07_2026 : Corps et réseaux sociaux. La fabrique ordinaire du mal-être
Sophie Ferreira, Benoît Heilbrunn

07_2026 : Souvenirs pour demain. De l'exercice de l'opposition à l'exercice du pouvoir
Boris Vallaud

07_2026 : Partager les terres. De l'impératif climatique à la justice foncière
Jean Guiony

07_2026 : Jordan Bardella, des failles sous la banquise. Une exploration des faiblesses perçues
par son propre électorat
Raphaël LLorca

06_2026 : Discriminations, relégations : regards croisés des milieux ruraux et des quartiers
populaires
Mathieu Alapetite, Bassem Asseh, Romain Bendavid, Réda Didi, Jean-Philippe Dubrulle,
Ronan Gouhénant, Smaïn Laacher, Jean-Daniel Lévy, Laure Millet, Jérémie Peltier

06_2026 : Dans la France du vélo à assistance électrique
Mathieu Alapetite

06_2026 : Actes anti-LGBTI+ en France : nommer, qualifier et mesurer pour agir
Flora Bolter (coord.)

06_2026 : La passion militante. Participation civique, investissement associatif, implication
professionnelle
Denis Maillard, Yves Pellicier

06_2026 : Au cœur des centres commerciaux. Enquête sociologique
Mirabelle Barbier, Marie Cheval, Jérôme Fourquet, Gaspard Jaboulay, Coline Sesini

05_2026 : Pétition contre la loi Duplomb. Anatomie d'une mobilisation citoyenne
Amandine Clavaud, Marie Gariazzo

-  [fondationjeanjaures](https://www.facebook.com/fondationjeanjaures)
-  [@j_jaures](https://twitter.com/j_jaures)
-  [fondation-jean-jaures](https://www.linkedin.com/company/fondation-jean-jaures)
-  www.youtube.com/c/FondationJeanJaures
-  [fondationjeanjaures](https://www.instagram.com/fondationjeanjaures)
-  [fondationjeanjaures](https://www.soundcloud.com/fondationjeanjaures)
-  [fondationjjaures.bsky.social](https://bsky.app/profile/fondationjjaures.bsky.social)
-  bit.ly/4g6UANC

Abonnez-vous !



www.jean-jaures.org

Fondation
Jean Jaurès
ÉDITIONS